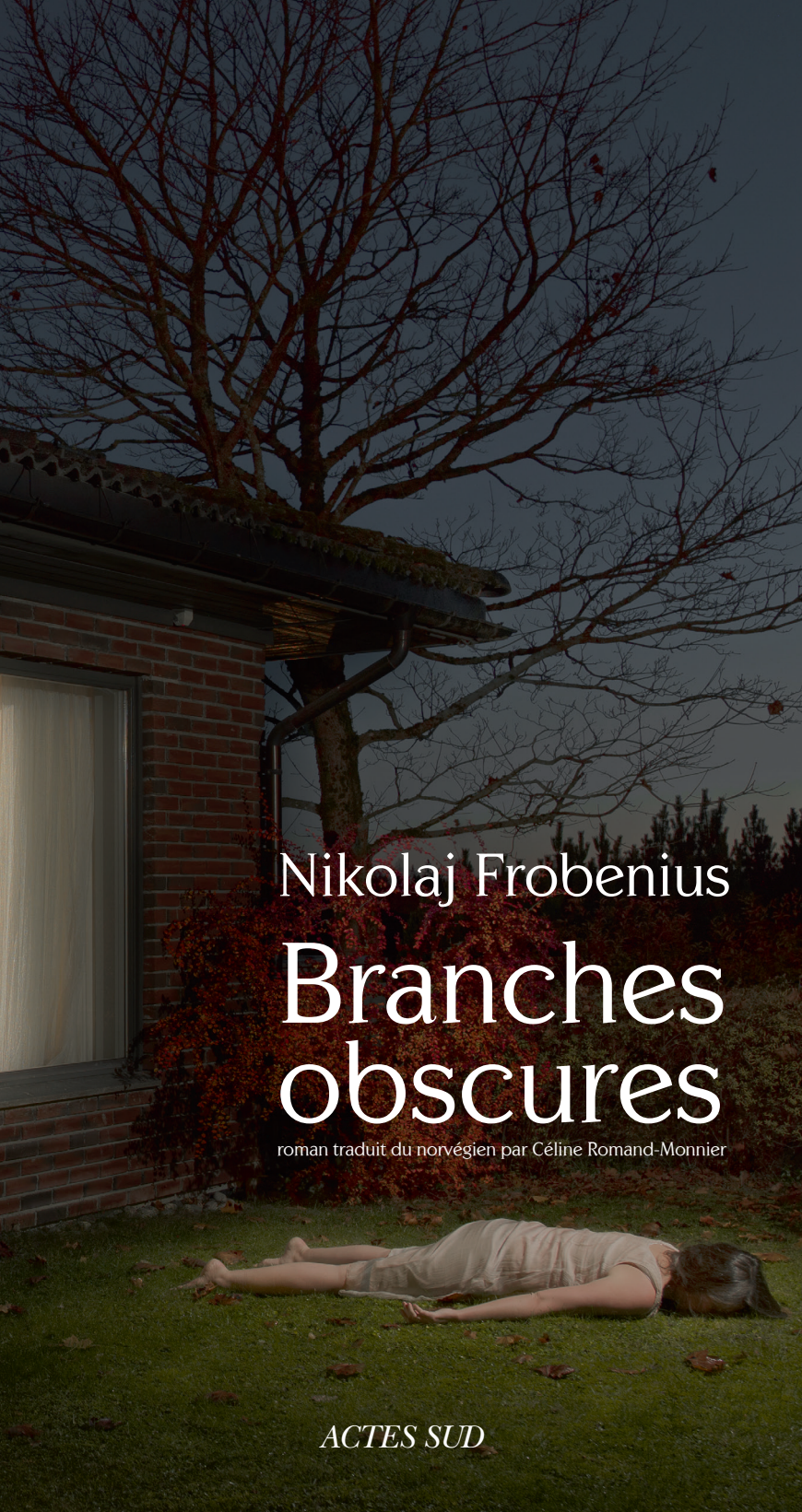


Nikolaj Frobenius

Branches obscures

roman traduit du norvégien par Céline Romand-Monnier

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Auteur respecté du paysage littéraire norvégien, le père de famille Jo Uddermann mène une petite vie tranquille dans une banlieue endormie d'Oslo. Il vient de publier un roman biographique sur un ami d'enfance décédé, un livre dans lequel il n'hésite pas à étaler – au nom de la vérité littéraire – les détails les plus intimes sur son ami, à s'interroger sur l'obscurité de son âme, à se livrer à des spéculations sur sa véritable nature, dressant ainsi le portrait d'un garçon instable, manipulateur et pervers. Le roman fait polémique et bientôt des petites irrégularités viennent troubler son quotidien : des SMS étranges provenant d'un numéro masqué, une intrusion chez lui sans motif apparent, une Barbie décapitée, un chien mort gisant devant son garage, la sensation d'être surveillé. Et lorsque son éditeur l'appelle pour accuser réception de son autobiographie, sa vie bascule dans le chaos : il n'en est pas l'auteur et la seule personne qui aurait pu l'écrire à sa place n'est plus de ce monde…

Nikolaj Frobenius est de retour avec un roman insidieux profondément troublant où les frontières entre le réel et le romanesque s'effritent imperceptiblement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune certitude. La limite est franchie, les rôles sont inversés – l'heure de la vengeance du personnage sur son auteur a sonné.

NIKOLAJ FROBENIUS

Né en 1965 à Oslo, Nikolaj Frobenius a étudié au London Institute of Screenwriting. Il a écrit des romans, des pièces de théâtre et des scénarios, comme par exemple celui du thriller Insomnia *(l'original norvégien aussi bien que le plus récent remake américain avec Al Pacino) ou* Øyenstikker *de Markus Holst (dont la musique a été écrite par Magne Furuholmen du groupe A-ha). Actes Sud a déjà publié* Le Valet de Sade *(1998),* Le Pornographe timide *(2000),* Je est ailleurs *(2004) et* Je vous apprendrai la peur *(2011).*

DU MÊME AUTEUR

LE VALET DE SADE, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 419.
LE PORNOGRAPHE TIMIDE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 687.
JE EST AILLEURS, Actes Sud, 2004.
JE VOUS APPRENDRAI LA PEUR, Actes Sud, 2011.

Photographie de couverture : © Ole Marius Joergensen

Titre original :
Mørke grener
© Gyldendal Norsk Forlag AS, Oslo, 2013

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06228-6

NIKOLAJ FROBENIUS

Branches obscures

roman traduit du norvégien par
Céline Romand-Monnier

ACTES SUD

AVRIL, 2012

1

— Bonne nouvelle, Jo ! Ton roman est sorti de l'imprimerie.

L'exclamation me fit sursauter, car Iben Hole n'était pas du genre à clamer son enthousiasme au téléphone, elle n'était pas du genre à élever la voix, je la qualifierais plutôt de chuchoteuse, c'est quelqu'un qu'on écoute la nuque tendue, angoissé à l'idée de ne pas saisir ce qu'elle lâche apparemment par inadvertance. Stupéfait, je plaquai le mobile contre mon oreille et l'entendis respirer à l'autre bout, me rendant compte au même instant que je ne lui avais pas répondu, je n'avais pas prononcé un mot ni proféré ne serait-ce qu'un son pour confirmer que le message était reçu.

— Jo ? Tu es là ?

— Oui, oui. Je suis là.

Les yeux plissés, je regardai la mer et notai que je souriais. Sur l'horizon, un cargo cheminait lentement.

— La couverture est bien, observa-t-elle de sa voix douce habituelle. Je te l'envoie ou tu veux venir le chercher toi-même à la maison d'édition ?

Iben était mon éditrice depuis mes débuts d'écrivain, six ans auparavant. Parmi mes collègues, on ne l'appelait que par son surnom, le Faucon, car c'était

une lectrice au regard acéré, une lectrice critique et avertie, qui avait de surcroît la réputation de pouvoir sauver des textes à la dérive.

— Je suis à Stavern, au chalet, répondis-je en contemplant la plage où ma fille, Emma, jouait avec une petite copine du coin à lunettes rondes. Tu n'as qu'à me l'envoyer.

On était début avril et le soleil était vif, envahissant. Pâques venait de passer, mais nous avions prévu de rester encore quelques jours. Agnete, ma compagne, n'avait pas besoin d'être en ville avant la semaine suivante, nous étions censés être en vacances prolongées, mais je ressentais déjà le besoin impérieux de rentrer en ville, de m'asseoir avec le roman, de le parcourir page par page, de vérifier la pagination, la typographie, de toucher le papier, d'examiner la couverture. Je levai la main devant mes yeux. Les deux fillettes avaient trouvé une vieille rame entre les pierres et la traînaient dans l'herbe pâle vers le chemin de terre. La rame était noire et glissante, on l'aurait dite enduite de pétrole. Les fillettes perdirent prise et la firent tomber entre elles, et je me demandai ce que diable elles voulaient faire de cette maudite rame.

Emma se mit à appeler :

— Papa !

— Je grimpe dans ma voiture demain matin, annonçai-je à Iben en faisant deux pas vers le ponton. Je t'appelle en arrivant chez moi.

— Bien. Appelle-moi à ce moment-là, dès que tu auras pu le regarder. Au fait, tu as vu la bande-annonce à la télé ?

— La *bande-annonce* ?

— De l'Émission littéraire…

— Ah. Non.

Une chaîne avait apparemment fait un petit bout de publicité pour l'émission culturelle dans laquelle j'allais être interviewé.

— Ça allait ?

— C'était…

La phrase fut interrompue par un affreux sifflement sur la ligne, puis sa voix disparut.

— Iben ?

Mais le téléphone ne faisait que cracher, et je m'imaginai un instant qu'Iben n'arrivait pas à prononcer les mots, avait été frappée d'une sorte de paralysie phonique, où les cordes vocales ne parvenaient pas à véhiculer de mots entiers, mais simplement des sons gutturaux insaisissables.

— Mo… forb… ann… mfrg…

— Iben. Tu es là ?

Puis la communication fut coupée, je raccrochai et descendis rejoindre les deux filles et l'aviron visqueux.

J'avais écrit un roman autobiographique sur mon enfance, un chapitre sombre et dérangeant de mon histoire personnelle, et jamais je n'avais reçu une attention pareille pour un manuscrit, jamais les gens de la maison d'édition n'avaient été aussi engagés et enthousiastes. Ça va se débloquer maintenant, avaient-ils été plusieurs à prédire, et je crois qu'ils entendaient par là que mon œuvre allait enfin toucher un large public. Ce point précis ne m'importait pas tant, le principal n'était pas le nombre de personnes qui liraient mon livre. En revanche, il était pour moi d'une importance déterminante que celles qui le liraient le perçoivent comme authentique. Le roman dépeignait des événements et des personnages de ma propre vie,

et jamais je n'avais osé écrire quelque chose d'aussi personnel, vrai et authentique. À cet égard, me disais-je, ce roman constituait une percée pour moi en tant qu'écrivain. Afin de brosser aussi précisément que possible ce qui s'était passé, j'avais particulièrement travaillé sur ce texte. J'avais rouvert d'anciennes plaies. Plongé la tête dans des affaires que j'avais seulement voulu oublier. Et le lecteur le remarquerait peut-être, que j'étais sorti de mon cocon, comme on dit, pour parvenir à capturer ces événements perturbants d'une manière satisfaisante.

Pâques avait été tardif et Stavern était déjà printanière. Nous déjeunâmes sur la terrasse. Le chalet appartenait au père d'Agnete, c'était une construction fonctionnaliste des années 1970, discrètement rénovée quelques années plus tôt, rien de sophistiqué, mais un style pur et efficace. Depuis qu'il avait pris sa retraite, son père y habitait la majeure partie de l'année. Là, il voyageait avec un ancien camarade de l'école d'architecture. Ils allaient apparemment visiter d'anciens vignobles restaurés dans le Sud de la France, mais l'affaire me semblait ressembler surtout à un prétexte pour passer un mois à se soûler quotidiennement. "N'hésitez pas à aller au chalet pendant mon absence", avait-il dit, et Agnete avait saisi l'occasion.

Son père était un homme ténébreux et élégant, mais peu disert. À la réflexion, je ne savais presque rien de lui, et Agnete m'en parlait rarement. Je savais qu'il avait élevé sa fille seul, la mère d'Agnete avait succombé peu après sa naissance à un accident vasculaire cérébral. Mais je n'avais pas l'impression que *cela* le taraudait. De manière générale, il paraissait remarquablement

content, c'était l'impression que j'avais toujours eue, que c'était l'un de ces hommes qui se satisfont pleinement de leur propre compagnie et n'ont à strictement parler pas besoin d'autres gens. À l'exception d'Agnete, il manifestait envers les autres une indifférence nonchalante appuyée. Avec Agnete, il échangeait des regards furtifs et des remarques incomprises d'autrui, ils avaient comme développé leur propre langage père-fille intime et insaisissable.

Physiquement, Agnete ne lui ressemblait pas beaucoup. Elle avait les cheveux clairs, son visage était délicat et sa peau si pâle que beaucoup la croyaient malade. Agnete, c'était la fille la plus discrète de la classe, celle qui ne parlait jamais fort et ne levait la main qu'en cas de nécessité absolue. C'était la fille du rang du fond dont personne ne faisait grand cas, et dont on remarquait à peine les absences.

Mais il y avait deux côtés chez Agnete, je l'avais découvert relativement vite.

La fille discrète, gentille et modeste.

Et l'élève forte en thème, futée, complexe, impitoyable.

Agnete était sans nul doute l'élève la plus ambitieuse de notre classe. Elle se cachait dans le dos de Katinka la cool, mais je m'aperçus que c'était elle qui chuchotait quoi faire à sa copine. Agnete n'aimait pas se tenir au premier plan, mais elle voulait bien être numéro un. Elle voulait entrer dans les meilleures écoles. Elle voulait devenir avocate et gagner des millions et vivre dans une villa luxueuse avec piscine. Elle voulait avoir une grande famille incroyablement réussie. Ses yeux brillaient quand elle en parlait.

C'étaient là des rêves infantiles et, devenue adulte, elle se gaussait de ce qu'elle avait été petite. "D'une

ambition éhontée, faisait-elle en riant. Punaise ! Je ne sais pas d'où ça me venait. Personne dans ma famille n'est comme ça. Et moi non plus, je ne suis pas comme ça !"

Mais les gens qui connaissaient Agnete savaient tous que c'était de la coquetterie. Son attitude et ses idéaux avaient beau s'être adoucis, nous savions qu'un petit monstre calculateur résidait encore dans sa tête et qu'il observait et évaluait son environnement à l'affût de possibilités de monter, d'avancer dans le monde.

Je ne la trouvais pas duplice ou fausse. C'était plutôt qu'elle avait deux côtés qui dominaient en alternance. Une fille incroyablement gentille, effacée. Et une stratège implacable. Parfois j'avais le sentiment de vivre avec plusieurs personnes en une seule et même femme. Mais j'avais appris à aimer ces deux côtés, ou peut-être : la combinaison des deux, si elle avait seulement été l'Agnete super gentille, modeste, ç'aurait ça aussi, fini par être insupportable.

Je saisis la théière et lui resservis du thé.

— Je vais remonter en ville demain. Le premier exemplaire du roman est arrivé. J'ai envie d'y porter un œil attentif.

Elle acquiesça.

— Vas-y.

— Tu n'es pas fâchée ?

Je lui lançai un regard en coin.

— Fâchée ? Bon sang, Jo ! Vas-y.

Elle savait bien combien il m'importait de vérifier que tout dans le livre était comme il fallait. Il pouvait s'être glissé des erreurs, une fois, nous avions été obligés d'envoyer l'intégralité d'une première édition au pilon pour une grossière faute de césure.

Je remuai une cuillère de miel liquide dans mon thé et le regardai se dissoudre.

— On se débrouillera…

Sur le sentier, Emma accourait avec une entaille sombre sur le bras. Ce n'est qu'en me levant que je vis qu'elle riait.

Agnete me lança un regard avec un sourire surpris.

— Tu as cru qu'il s'était passé quelque chose ou quoi ?

— Je ne sais pas…

Je criai à Emma :

— Qu'est-ce que tu as sur le bras ?

Emma s'arrêta juste au-dessous de la terrasse. Stupéfaite, elle se regarda, détacha un ruban d'algue noire de son avant-bras et le lança vers la terrasse.

— Ben, c'est juste une algue !

L'algue atterrit sur ma chemise et je détachai la grappe poisseuse, la fis tourner au-dessus de ma tête et la renvoyai sur Emma. Elle se cacha, en riant.

Elle avait six ans. À l'automne, elle allait commencer l'école.

Une fois Emma couchée, je trouvai la bande-annonce de l'Émission littéraire sur internet. Agnete se laissa glisser dans le canapé à côté de moi. Souvent, elle produisait des commentaires impitoyables sur les émissions culturelles, qu'elle jugeait prétentieuses et futiles, j'avais donc de l'appréhension chaque fois que j'allais lui en montrer une à laquelle je participais.

La bande-annonce ne durait que trente secondes et montrait mon visage, celui de Siri Greåker, l'animatrice, et la couverture du livre.

Agnete déclara :

— Ça a l'air bien !

Elle attrapa alors ma main, et je sentis ses doigts chauds sur mon avant-bras. J'eus des picotements dans la poitrine et me penchai en avant pour l'embrasser. Elle sentait la mousse et la forêt.

— J'avais oublié qu'ils allaient faire un truc comme ça.

Elle coula son doigt d'avant en arrière sur mon bras.

— Ça va peut-être être ta percée, fit-elle d'un ton affectueux.

Agnete était juriste de formation, mais quelques années auparavant elle avait quitté le cabinet d'avocats où on lui prédisait un brillant avenir et, à la surprise générale, pris un poste moins bien payé dans une organisation humanitaire, où elle travaillait essentiellement à assister les demandeurs d'asile. Moi, elle m'avait expliqué : "Je suis quelqu'un de compétitif, mais d'un seul coup, je n'avais plus la force de rivaliser."

Je fermai les yeux, posai la tête sur ses genoux, et demeurai ainsi un moment tandis qu'elle me caressait les cheveux. Mes pensées commencèrent à se délier et je vis l'image d'un éléphant mourant et d'une fille caressant la trompe de la lourde et triste bête.

Le lendemain matin. Je roulai trop vite en direction d'Oslo. À Liertoppen, je crus quelques secondes avoir une voiture de police derrière moi, mais ce n'était qu'une ambulance. J'allumai la radio, Alltid Klassisk. Le *Concerto pour piano n° 21* de Mozart sortit des haut-parleurs. C'était le morceau préféré de ma mère. Je levai le pied.

Alors que je remontais Maridalsveien, la grisaille s'insinua. Notre villa bancale se trouvait au bout de

Frysjaveien, au milieu d'un petit groupe de vieilles maisons en bois. Encerclant ce hameau, avaient peu à peu surgi de nouveaux immeubles, maisons mitoyennes, bâtiments commerciaux et parkings souterrains.

Quand mon père avait acheté la maison, en 1973, c'était encore un quartier ouvrier. Mon père faisait partie de la nouvelle époque, de la nouvelle classe moyenne, même si l'agence de pompes funèbres Uddermann & fils restait indéniablement empreinte de la sobre gravité qui caractérisait les travailleurs de la mort d'alors et n'avait pas encore revêtu le satiné serviable des temps modernes. Parfois, je me disais que ce n'était qu'une question de temps avant que notre maison aussi soit rachetée et démolie, que le terrain soit intégré dans un projet immobilier plus spectaculaire, ayant plus de valeur.

Je garai la voiture dans le garage et allai à la boîte aux lettres. J'entrai dans la maison et allumai la lumière de la cuisine tout en triant le courrier. Pas de colis de livre et aucun avis de passage de la poste, juste une poignée de factures, deux éditions du journal local et une lettre sans expéditeur. J'ouvris la missive sur la table, avec un couteau de cuisine. Mon nom et mon adresse étaient griffonnés en travers du recto en lettres manuscrites hésitantes, comme écrites de la mauvaise main :

Jo Uddermann, auteur.

L'enveloppe contenait une coupure de presse du *Nordre Aker Budstikke*. Au sommet de la page, le journal était daté du 23 octobre 1990. La coupure montrait une photo en noir et blanc de l'ancienne

école de Grefsen, vue de Kapellveien. Le titre indiquait : "École de Grefsen : extinction de l'incendie".

Je retournai l'enveloppe et la secouai, il n'y avait pas de message.

Était-ce quelqu'un de la maison d'édition qui m'avait envoyé cette lettre, pour rire ? J'appelai Iben.

— Pas de livre.

— Curieux.

— Mais j'ai reçu un courrier. Une vieille coupure de presse sur l'incendie de l'école.

— Ah ?

— Ce n'est pas quelqu'un de la maison d'édition qui me l'a envoyée ?

— Comment ? Non, je ne crois pas. Ce doit être quelqu'un qui a vu la bande-annonce.

La bande-annonce. Bien sûr.

— Tu recevras sûrement le livre demain, Jo.

Je raccrochai et jetai un nouveau coup d'œil sur l'article.

Un dessin ornait le bas de la page de journal, une petite tête de mort.

Foutrement puéril, pensai-je en la repliant. Ensuite – quand je regardai les infos, allongé sur le canapé – je n'arrivai pas à me sortir le croquis de l'esprit. Qui donc dessine une tête de mort et la glisse dans une enveloppe pour l'envoyer à un écrivain ?

Je voulais appeler Agnete, mais il était déjà onze heures, et elle s'était peut-être couchée avec Emma dans la grande chambre, donc j'y renonçai.

À la fin du journal télévisé, je descendis dans mon bureau au sous-sol et allumai l'ordinateur. Je répondis à quelques mails, et puis restai à ranger mon bureau, je passai un moment immobile à contempler tous les fichiers enregistrés dans le dossier intitulé *La Craie*.

Pendant les semaines où j'achevais mon roman, j'avais été invivable, disait Agnete. Je montais sur mes grands chevaux pour des broutilles, j'étais lointain et distrait, et certains jours d'humeur si lugubre que je n'avais la force de parler à personne. J'avais beau avoir publié déjà trois ouvrages littéraires, le quatrième n'était pas plus facile pour autant. Finir un livre, c'est comme emmener un enfant dans la cour et l'abattre, écrivait Truman Capote. J'avais collé la citation sur le mur comme rappel de ce que je n'étais pas le seul à penser que conclure l'écriture d'un roman était un crime.

J'éteignis l'ordinateur et la lumière du sous-sol, puis remontai dans la cuisine, ouvris une bouteille de vin, en bus un verre et avalai un somnifère. Je dormis pendant huit heures et me réveillai avec un goût farineux dans la bouche, sans souvenir de ce dont j'avais rêvé, malgré mon sentiment que c'était important.

Après le petit-déjeuner, je m'installai dans le jardin avec un café et un vieux polar que je n'avais jamais eu le temps de lire. C'était un roman du mythique écrivain américain David Goodis, et sur la couverture le jeune auteur était photographié derrière un bureau. Il levait les yeux avec une expression évoquant à la fois une profonde résignation et la hargne. Je m'étais toujours dit qu'il fallait que je lise ses écrits, mais je ne m'y étais jamais vraiment mis, il fallait peut-être l'imputer, me disais-je aujourd'hui, au fait que ce n'étaient pas les romans policiers en eux-mêmes qui éveillaient mon intérêt, mais l'histoire personnelle de l'écrivain ; ses "démons intérieurs et son alcoolisme croissant", son "manteau élimé" et sa tendresse pour son frère attardé mental. Goodis était l'écrivain tragique classique, manifestement talentueux, mais

chroniquement malchanceux, il lui manquait la confiance en soi nécessaire et il s'était fait exploiter par des producteurs de cinéma cyniques. Cas d'école parfait, il avait terminé ses jours dans la fange, probablement battu à mort dans une ruelle où il cherchait, d'un pas mal assuré, un instant de félicité.

Je me représentais maintenant Goodis comme le prototype de l'écrivain du XXIe siècle ; quelqu'un d'auto-exclu avec les traits d'une personnalité asociale, inutile dans la société technologique de médias de masse, si ce n'est, naturellement, en tant que personne dont les producteurs de cinéma pouvaient dérober les histoires.

Les nuages migrèrent vers la pente herbeuse et la rivière en contrebas de notre maison, je n'étais guère arrivé qu'à la page 11 du roman sur Vince Perry, condamné innocent.

Je revoyais le titre de mon propre livre, la police qu'ils avaient utilisée et la photographie d'un garçon aux cheveux blancs contemplant l'incendie qu'il avait démarré. Ce livre finirait-il lui aussi dans le monceau d'épaves de l'oubli, dans la section des occasions manquées ? Ou serait-il ma percée, vers quoi ?

Lorsque onze heures sonnèrent, j'allai à la boîte aux lettres, même si le courrier était généralement livré plus tard. Il s'y trouvait une enveloppe C5 matelassée, dont je vis en la prenant qu'elle avait été décachetée. Je scrutai la rue dans les deux sens, mais ne vis pas le bout ni d'une camionnette de la poste ni de qui que ce soit d'autre. J'eus néanmoins le sentiment qu'on m'observait.

Assis à la table de cuisine, je fixai la couverture, mais ne trouvai rien à y redire, tout était comme convenu.

Page par page, j'entrepris de parcourir le roman pour vérifier qu'il n'était rien arrivé d'imprévu au texte à l'imprimerie.

Tout avait l'air bien. J'envoyai un SMS à Iben :

Tout va bien.

Puis je repris l'enveloppe. La retournai. D'abord le courrier anonyme. Puis ceci. Était-ce une coïncidence ?

Iben répondit à mon texto et me rappela mon entretien télévisé deux jours plus tard.

Au crépuscule, j'allai faire un jogging sur le sentier étroit qui longeait la rivière. En arrivant à Oset, je m'arrêtai pour observer les lambeaux de brume qui dérivaient au-dessus du lac Maridalsvannet. Les bâtiments de la station d'épuration étaient en retrait sur le versant, comme une caserne militaire. Des hirondelles tournoyaient au-dessus de la surface. Je pensai à la fille que j'avais un jour embrassée devant un chalet au fin fond de la forêt et je pensai à sa langue qui était lisse et aiguë.

À mon retour, je vis le dos du voisin sur l'énorme terrasse qu'il venait de construire. Recroquevillé sur lui-même, il parlait dans un mobile, dans une conversation – me disais-je – secrète, suffisante, animée, qui m'inquiétait. Que diable fomentait-il cette fois ? Je ramassai un petit caillou sur l'allée gravillonnée et me l'appuyai fortement dans la paume. La légère douleur dans ma main me fit un effet libérateur.

Je restai si longtemps sous la douche que j'eus l'impression que mon cuir chevelu allait se déchirer.

Alors que j'étais ensuite assis à la table de cuisine, à me demander pourquoi l'enveloppe contenant mon roman avait été ouverte, Agnete m'appela du téléphone du voisin pour me demander si j'avais pensé

à payer la facture du mobile. Nous avions un abonnement familial Netcom qui était à mon nom. Le mobile ne marchait plus, disait-elle.

— La facture est payée, assurai-je en feuilletant la pile de courrier.

— Sûr ?

J'ouvris l'enveloppe de Netcom. La facture s'élevait à 1 456 couronnes.

— Pour qui me prends-tu au juste ? fis-je, en me disant que je pouvais la payer tout de suite par la banque en ligne.

— Je me demandais, c'est tout, répondit-elle, mais avec une consonance qui n'était pas aussi insouciante qu'elle le croyait peut-être.

Ces derniers temps, j'avais eu le sentiment lancinant qu'elle n'avait pas confiance en moi.

— Comment va Emma ?

— Emma va bien.

— Où est-elle ? voulus-je savoir.

— Elle est là.

— Passe-la-moi.

Je me levai et contemplai le jardin. Les deux vieux pommiers se recourbaient ensemble dans le brouillard qui refusait manifestement de partir.

— Coucou papa, fit la voix aiguë d'Emma, d'un ton absent.

— Tu es en train de regarder la télé ?

— Non, non.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— Avec Rebekka, on est allées jouer sur la plage.

— Seules ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas allées sur le ponton pourri, j'espère ?

— Non, mais on a trouvé un homme qui dormait dans le bateau de grand-père.

— Quoi ?

— Maman dit que c'était un clochard, mais il n'avait pas l'air. Il avait un chewing-gum.

— Passe-la-moi.

Agnete me rassura.

— Arrête donc. C'était juste un vagabond.

— *Vagabond ?* Un Tsigane ?

— On dit Rom, Jo. Pas Tsigane. Mais je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu.

— Emma dit qu'il n'avait pas l'air d'un vagabond.

— C'est peut-être juste une invention de leur part. Tu sais comment sont les enfants, n'est-ce pas ? Ils parlent et parlent et ne font pas la différence entre vérité et mensonge.

— Non ?

Croyait-elle vraiment qu'Emma mentait ?

Il y eut un blanc.

— Tu es seul ?

— Pourquoi tu me poses cette question ? Bien sûr que je suis seul.

— J'entends des voix à l'arrière-plan.

— C'est juste la radio. Vous me manquez.

— C'est juste des paroles. Le livre est arrivé ?

— Oui, oui. Il a l'air bien.

— Super.

— Hm.

— On se voit demain.

— Oui, j'ai une interview, mais je serai de retour vers deux heures.

— On se voit à ce moment-là.

Elle raccrocha.

Nous étions ensemble depuis dix-neuf ans et nous nous connaissions depuis l'école primaire. J'imaginais son visage devant la grande fenêtre qui donnait sur la baie et les lumières du phare de Stavernsodden. Elle serrait les paupières, quelque chose la chagrinait, quelque chose qu'elle n'avait pas pu dire.

Je dormis les genoux remontés sous ma cage thoracique et rêvai qu'un sanglier me pourchassait, en rond et en rond dans la cuisine, je n'arrivais pas à trouver la sortie.

Je me réveillai à six heures, de l'autre côté de la fenêtre, le temps était brumeux. Cette brume coriace était accrochée aux toits, aux arbres et au balcon. À travers la vitre, j'entendais la rumeur d'Akerselva, en sourdine, fantomatique.

J'avais l'habitude de dire que j'habitais à Frysja, même si, n'étant le nom d'aucun lieu, l'appellation prêtait à confusion. Si quelqu'un disait "Retrouvons-nous à Frysja", il était en fait impossible de savoir où.

À l'origine, Frysja était un nom de rivière, l'ancien nom d'Akerselva, qui s'écoulait de Maridalsvannet ; le long de la rivière, entre Nydalsvannet et Maridalsvannet, se trouvaient donc de nombreux hameaux appelés Frysja. La zone résidentielle et industrielle à l'ouest d'Akerselva s'appelait Brekke, c'est ce que j'aurais dû dire : j'habite à Brekke, mais j'ai toujours aimé le nom Frysja, bien que personne ne sache ce qu'il signifie. *Fruse*, peut-être, mousser comme de l'écume.

Je fis des courses chez REMA 1000, le réfrigérateur était presque vide. Je poussais le caddie entre des rayons débordants. Un homme en blouson de

cuir marron se dirigea vers moi, empoigna mon chariot et l'arrêta. Je fixai avec stupéfaction son visage marqué. Un homme qui avait beaucoup travaillé dehors, me dis-je, un type franc du collier, doué de ses mains, aux yeux injectés de sang. Ses cheveux avaient dû être blond clair autrefois, mais l'âge leur avait donné une teinte indéfinissable entre gris et sable. Son regard me cloua sur place.

— Putain, Jo, t'es sacrément à l'ouest !

— Pardon ?

— Tu ne reconnais pas un vieux copain de classe ?

— Vebjørn ?

Il avait changé, quitté sa dépouille de garçon effarouché pour entrer dans la peau d'un mastodonte au visage ravagé. Vebjørn avait paraît-il eu des problèmes dans le Telemark intérieur. Katinka et lui y avaient acheté une petite ferme en 2001. Ils s'étaient lassés d'Oslo, de toujours faire la fête avec la même bande, qui était de moins en moins nombreuse, à mesure que vie de famille et carrière tuaient l'humeur festive de ses membres, les uns après les autres. La vie de famille n'était pas pour eux, et puis ils ne pouvaient apparemment pas avoir d'enfants, ils avaient donc déménagé à la campagne pour se lancer dans l'agriculture biologique. Katinka avait suivi une formation en horticulture. Mais quelques années plus tard, j'avais entendu dire que ce n'étaient pas des carottes qu'ils faisaient pousser. Vebjørn avait acheté des lampes HID et des ventilateurs pour leurs plantes vertes en sous-sol, et les connaissances botaniques de Katinka étaient sans doute tombées à point nommé. Il vendait de la beuh par kilos, à un intermédiaire de Bjølsen, apparemment, et le commerce marchait comme sur des roulettes, mais Vebjørn s'était fait

prendre et avait été obligé de passer des “vacances” prolongées à la prison de Horten.

Je souris, mais Vebjørn n’éprouvait manifestement aucun plaisir à me rencontrer.

— Bon Dieu. Ça fait longtemps.

Il acquiesça du plus petit hochement de tête de tous les temps :

— Oui.

— Vous avez emménagé dans la maison, alors ?

Au temps où les affaires allaient bien pour Vebjørn, Katinka et lui avaient acheté une maison mitoyenne à l’angle de Kjelsåsveien et Lytterveien, un investissement pour l’avenir. Ils l’avaient louée pendant plusieurs années, mais les locataires avaient maintenant été congédiés et Vebjørn et Katinka allaient s’y installer.

— Tu es en train de faire des travaux, Vebjørn ?

— Peut-être bien.

Il me considéra les yeux plissés, manifestement il ne débordait pas d’envie de parler de la pluie et du beau temps.

Avait-il appris quelque chose qu’il n’aurait pas dû, Katinka lui avait-elle raconté quelque chose à mon sujet ? Le visage devant moi était d’une gravité troublante. Son sourire en coin était bien loin, songeai-je. Peut-être était-il resté dans sa cellule à Horten. Si Vebjørn et Katinka avaient continué d’habiter en ville, nous les aurions peut-être vus assez souvent, elle avait tout de même été la meilleure amie d’Agnete. Mais il en était allé autrement, et l’homme devant moi était désormais un étranger.

— J’ai appris que tu avais parlé avec Katinka.

Il me plaqua contre les gondoles en repoussant mon chariot. La poignée s’enfonça dans mon diaphragme.

— C'était juste de la documentation, Vebjørn.

— De la documentation ?

Sa voix était empâtée de colère.

— Tiens-toi à l'écart d'elle !

Il projeta le chariot si fort que je trébuchai en arrière, tombai sur le rayonnage, me fis mal au genou et reçus les cartons de torsades de pâtes sur la tête.

Son visage était juste au-dessus de moi, pâle autour de la gueule.

— *Écrivain de merde !*

Puis il partit vers les caisses.

Je ne pus ni m'expliquer ni parler.

Le dos de Vebjørn, ses épaules anguleuses, menaçantes.

Une jeune fille en tee-shirt REMA 1000 vint m'aider à me relever tout en lançant des regards nerveux à la ronde.

— Les gens sont tarés, marmonnai-je.

Elle voulut savoir si j'allais bien, si elle devait appeler la police.

— Non, non, c'est bon. Ce n'était qu'une pauvre tache.

Je devais me présenter au studio de télévision à huit heures et demie. Le genou douloureux, je m'extirpai péniblement du lit, me sentais comme un vieillard roué de coups. Un clébard galeux était assis dans le jardin et regardait autour de lui. Je tapotai mon ongle contre la fenêtre et la maigre bête bondit de surprise et fila dans les brumes.

J'allai dans la cuisine. Il était déjà huit heures et quart, autrement dit, j'étais pressé. Je reculai avec précaution ma voiture hors du garage, je ne voulais pas heurter quelque chose que je ne pouvais pas voir.

Quand j'allumai la radio, les haut-parleurs émirent un feulement électrique.

Au bout du tunnel de Tåsen, le brouillard déferla sur la voiture. Le bruit de moteur d'un grand véhicule retentit juste à côté de moi, je ne le vis que quand l'avant du camion fut tout contre ma vitre latérale.

Je criai au pare-brise :

— Regarde devant toi, espèce de con !

Ce n'est qu'en tournant sur le parking à Marienlyst que j'aperçus les fenêtres de la maison de télévision à travers une déchirure dans le brouillard.

La voiture produisit un raclement dissonant quand je me garai.

Je me dirigeai vers le bâtiment le cœur emballé.